

L'école aux quotidiens

La presse en a parlé. Nous y revenons. À partir d'une information ou d'un évènement récent, entrées libres interroge une personnalité, du monde scolaire ou non. L'occasion, pour elle, de nous proposer un éclairage différent, un commentaire personnel, voire d'interroger la question ainsi posée.

Et vous, qu'en pensez-vous?

La Libre

12/01/2007

LAURA.BE, OU COMMENT LA PRÉVENTION PEUT S'AVÉRER TOXIQUE

Le Ministre de la Santé **Rudy DEMOTTE** a financé récemment l'envoi d'une brochure d'information sexuelle à tous les parents d'enfants de 13 ans, en lien avec le site Internet www.laura.be.

Dans les colonnes de *La Libre*, **Christine HAYOIS-LIMPENS**, responsable d'un groupe dispensant des animations d'éducation à la vie affective et sexuelle, estime que cette brochure est destinée à toucher des enfants qui n'ont pas une maturité psychoaffective suffisante. On arrive trop tôt avec des informations techniques et mécaniques sur la sexualité. Elle s'interroge aussi sur le langage utilisé dans ce document, le vocabulaire et les valeurs induites. Les auteurs parlent ainsi de respect et de se sentir prêt... Mais est-ce vraiment respecter les ados que de leur laisser croire, par exemple, qu'à 13 ans ils peuvent être prêts, ou de banaliser la sexualité? Christine HAYOIS-LIMPENS souhaiterait plutôt que l'on fasse de l'éducation à l'amour et que l'on fasse réfléchir les jeunes sur le sens de la sexualité, de l'amour et de la fécondité, en fonction de leur développement psychoaffectif et sexuel, de leurs valeurs...

Et vous, qu'en dites-vous?

■ **Philippe van MEERBEECK**, psychiatre et psychanalyste, professeur à la Faculté de Médecine de l'UCL:

"Je pense peu de bien de cette campagne. Je me bats depuis 20 ans contre ce type de «prévention» que j'estime naïve, inefficace, médicalisante et finalement toxique. Si cette brochure peut éventuellement être de quelque utilité à des jeunes de 16-17 ans, pour des enfants de 13 ans, elle tend plutôt à susciter ce qu'elle prétend combattre!

Cette campagne est naïve en ce qu'elle reflète les soucis et les fantasmes des adultes à propos de la sexualité des jeunes, et qu'elle méconnaît leurs attentes réelles, leurs désirs, leurs besoins. Elle est inefficace parce que le savoir ne met pas à l'abri des imprudences. C'est évident depuis qu'on diffuse tous azimuts de l'information sur le sida. L'amour et la sexualité sont rarement des conduites guidées par la rationalité. Enfin, elle est toxique parce qu'elle renforce l'idée qu'à 13 ans, on est prêt à aborder une vie sexuelle, et qu'on possède le discernement nécessaire pour faire des choix libres. Ce qui se révèle, dans notre expérience de consultation, totalement faux!

Il faut savoir que 12-14 ans est l'âge où les filles sont le plus différentes des garçons. Il y aurait grand intérêt à éduquer cette tranche d'âge en groupes séparés. Ensuite, ce qui me paraît prioritaire en ce moment, c'est de les aider à ne pas être dupes de ce qu'ils voient à la télévision et sur Internet en matière de sexe. Beaucoup de ces images véhiculent une sexualité instinctuelle, violente, irréaliste, qui trouble les très jeunes adolescents. Leur sexualité juvénile est d'abord une quête d'amour, de reconnaissance, d'émotions. Ce dont ils ont besoin, c'est de rencontrer des adultes qui ont dépassé la nostalgie de leur propre adolescence, et qui osent dire aux

Photo: Marthe MAHIEU



Pr Philippe van MEERBEECK

filles de 13 ans: «Tu peux dire non!» ou aux garçons: «Cela n'est pas de ton âge, attends encore un peu!». Les filles doivent savoir que si elles refusent de coucher parce qu'elles ne se sentent pas prêtes, ce n'est pas pour cela que leur ami les quittera. C'est même souvent le contraire.

En ce qui concerne l'augmentation du nombre de grossesses chez les adolescentes, cela ne représente qu'un très petit nombre de cas. Et s'il est en légère augmentation, c'est, à mon avis, à cause de la promotion tapageuse du préservatif qui a été faite dans le cadre des campagnes prévention-sida. On a fait passer auprès des jeunes le message: faites tout ce que vous voulez en matière de sexe, à n'importe quel âge, du moment que vous mettez un préservatif! Or, on sait bien que le préservatif est un moyen de contraception non seulement embêtant à utiliser, mais peu sûr. Ce qui est passé, c'est la banalisation du sexe, voire une norme sociale subtile: si on ne l'a pas fait avant 14 ans, n'est-on pas «anormal»?". ■

PROPOS RECUEILLIS PAR MARTHE MAHIEU



Astrid BOUVÉ
5° Transition Art (2000/2001)
Cours de recherches et
projets de M. Pierre COURTOIS
Thème:
"Histoire folle de M. Paul"

à Paris, explique que le traitement passe de toute façon par le retour à l'école, et qu'il consiste le plus souvent en une prise en charge psychothérapique (d'inspiration cognitivo-comportementale, pour ce qui la concerne).

Et vous,
qu'en dites-vous?

■ **Ann d'ALCANTARA, chef de clinique au service de psychiatrie infanto-juvénile (centre thérapeutique pour adolescents):**

"Tout d'abord, la notion de «phobie scolaire» renvoie plus, pour moi, à l'idée d'une névrose qu'à celle d'un symptôme. Il s'agit, en fait, d'un diagnostic qu'on ne peut faire que si l'on comprend la situation. La phobie scolaire, c'est quelque chose de très défini: il s'agit d'une peur panique paralysante du scolaire et cela, c'est très rare, voire exceptionnel. En ce qui concerne les adolescents, je parlerais plutôt d'absentéisme scolaire, qui revêt différentes formes. Certains jeunes aiment aller à l'école pour voir leurs amis, mais pas du tout pour le scolaire. Par contre, d'autres connaissent de telles difficultés dans leurs liens à l'autre qu'ils ne supportent pas d'être en relation avec leurs pairs. Ceux-là peuvent être intéressés par le scolaire et peuvent donc souhaiter rester à la maison pour travailler. Dans ce cas, c'est l'école en tant que telle qui pose problème.

D'autres encore vont à l'école parce qu'ils ont des copains, mais ont des relations conflictuelles avec l'adulte, ne supportant pas les ordres ni l'obligation de s'adapter. Ils se sentent irrités, agressés par l'adulte et se trouvent en difficulté avec l'ensei-

gnant. Et le fait qu'ils n'arrivent pas à se positionner dans la relation peut aboutir à un arrêt; les jeunes se sentent incapables de continuer à aller à l'école, car ils ont l'impression d'avoir perdu la face, ils se sentent paralysés.

Quand un jeune ne parvient plus à prendre le chemin de l'école, il est difficile de dire ce qu'il faut faire ou non... Il faut en tout cas toujours essayer de comprendre le pourquoi de l'absentéisme. Beaucoup de raisons différentes peuvent l'expliquer. La recherche de solutions en dépendra, mais toute une série de réponses existent déjà dans notre culture: l'obligation scolaire, le projet pédagogique des écoles, des relais, des instances...

Parfois, le problème peut juste être lié à un lien intergénérationnel, et est alors dû au déplacement sur l'école de quelque chose qui se joue entre enfants et parents. De nombreux enjeux sont déplacés sur la scène scolaire, ce qui a pour conséquence l'absentéisme du jeune. En guise de solution, les cours par correspondance peuvent, par exemple, constituer une mesure de transition pour certains, qui s'avèrera totalement catastrophique pour d'autres... Cela dépend vraiment d'un adolescent à l'autre. Ce genre de situation doit être étudié spécifiquement et individuellement. Souvent, l'absentéisme est le résultat de tout un processus, il n'est pas venu en un jour!

Par ailleurs, on ne peut engager une psychothérapie, quelle qu'elle soit, que si une cause psychique a été déterminée et que les protagonistes s'y reconnaissent. On peut finalement se demander dans quelle mesure il est favorable pour l'élève qu'une adaptation se fasse à son égard... Le propre d'un adulte n'est-il pas de pouvoir s'adapter à un environnement? La réponse au cas par cas n'est pas si simple, la société n'est pas là pour s'adapter à chaque citoyen. C'est plutôt l'inverse qui doit se produire!

Selon moi, une réflexion sociologique ou anthropologique donnera peut-être davantage de réponses qui créeront de nouvelles possibilités pour ces jeunes". ■

PROPOS RECUEILLIS PAR BRIGITTE GERARD

Le Monde

24/01/2007

QUAND LA PEUR L'EMPORTE

Ce n'est certes pas toujours facile pour les enfants de passer leurs journées à l'école, mais pour certains, cela s'apparente réellement à un calvaire. Crainte des moqueries de camarades, d'enseignants, des mauvaises notes ou de racket: chez ces élèves, ces situations peuvent entraîner une angoisse et les rendre malades. Cette "phobie scolaire", qui était auparavant considérée comme la conséquence de relations de dépendance mal résolues entre mère et enfant, s'est élargie à la notion de refus scolaire, dont les causes sont diverses. Mais comment y réagir? Certains parents seront tentés par des cours par correspondance, d'autres par un changement d'école ou encore, la création d'un environnement particulièrement confortable à la maison... En fait, tout cela ne constitue pas une solution. Le professeur **Marie-Christine MOUREN**, de l'hôpital Robert-Debré